

Talisa Nasreen : *Femmes, manifestez-vous!*

France Gagnon

Volume 9, Number 1, 1996

Femmes et technologies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057879ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057879ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, F. (1996). Review of [Talisma Nasreen : *Femmes, manifestez-vous!*]. *Recherches féministes*, 9(1), 157–158. <https://doi.org/10.7202/057879ar>

Talima Nasreen : *Femmes, manifestez-vous!* Paris, Des Femmes, 1994, 106 p.

En 1993, Taslima Nasreen a vu son ouvrage *Lajiya (La honte)* banni par le gouvernement de son pays d'origine, le Bangladesh. Cette œuvre de fiction, où elle raconte les atrocités commises par une famille musulmane envers son voisinage hindou, a été perçue comme une critique de l'Islam, qui encourageait l'incompréhension et la violence.

L'auteure fait référence à ce fait dans l'un des articles du recueil présenté ici : elle y explique que son œuvre était basée sur un fait vécu et que la religion sert trop souvent à diviser les humains. *Femmes, manifestez-vous!* est en fait une anthologie d'articles parus en 1989 et en 1990 dans la presse. Si ces articles ont connu un grand succès dès leur parution, ils ont aussi attiré l'attention des intégristes musulmans sur leur auteure, qui a été l'objet d'une condamnation à mort de leur part, la forçant à l'exil, et d'accusations de la part du gouvernement pour outrage à la religion.

Les textes présentés dans le recueil visent à dénoncer les diverses facettes de l'oppression des femmes au Bangladesh, en particulier en ce qui concerne la religion et la société islamiques. Les articles, très courts, sont manifestement conçus pour provoquer la discussion et l'action. Certaines constatations peuvent parfois sembler simplistes si l'on oublie de les replacer dans le contexte où vivait Taslima Nasreen. En effet, les femmes restent au Bangladesh des êtres subordonnés. Nasreen en donne un exemple frappant lorsqu'elle raconte une visite à l'entrée d'un cimetière interdit aux femmes comme aux animaux (p. 27) : « Elles n'ont donc le droit d'entrer dans un cimetière que lorsqu'elles sont mortes. Serait-ce que la mort leur permet enfin d'être libres ? ».

Les femmes doivent être soumises à leur mari et accepter d'être traitées en inférieures. L'ouvrage de Nasreen en fournit de nombreux exemples. En tant qu'êtres dépendants, les femmes sont perçues comme marginales si elles affirment un tant soit peu leur indépendance ou leur intelligence : on ne s'intéresse au voyage en Inde de l'auteure, dans une conversation, que pour savoir quel homme l'accompagnait; les femmes, même instruites (20 p. 100 seulement des femmes savent lire), ne lisent pas, n'affirment pas leurs opinions, puisque, si elles le font, elles sont rejetées, ignorées ou même violentées.

L'auteure aborde diverses facettes de la violence envers les femmes. Elle rapporte l'humiliation des femmes souvent appelées « pute », « pourriture » (*nashta*), des femmes traitées en objets publicitaires (p. 88) : « Comme les vêtements sont posés sur des cintres dans les armoires, certaines femmes sont accrochées à des cintres invisibles chez leur mari, qui les utilisent en cas de besoins ». Elle raconte des expériences de violence quotidienne qu'elle a elle-même connues ou qu'ont vécues des femmes proches : brûlures de cigarette par un passant, harcèlement dans la foule, mais aussi femmes violées par plusieurs hommes, défigurées au vitriol, brûlées par une écharpe mise à feu par un passant, contaminées par leur mari qui visite les prostituées. L'auteure parle aussi de la violence conjugale, des femmes battues ou violées par leur mari et dont les cris, entendus à travers le voisinage, ne suscitent aucune réaction puisque certains écrits religieux le permettent – ou du moins sont interprétés en ce sens. La religion musulmane est montrée par l'auteure comme un moyen

central d'oppression des femmes. Rites, prières, coutumes et lois, tout contribue à leur humiliation (p. 20) : « un mari a tous les droits sur sa femme, a dit Allah; elle lui appartient ».

Nasreen aborde également deux questions débattues mondialement : le port du voile islamique et la généralisation de l'échographie. Au Bangladesh, les femmes portent le *purdah*, un voile de deux à trois mètres qui enveloppe le corps entier et dont le port est justifié selon la religion comme un moyen d'éviter aux hommes d'être tentés par les femmes. Cependant, l'auteure affirme que cette croyance déresponsabilise les hommes quant à leurs actes et limite les femmes (p. 40) : « C'est quand surgit la violence de l'âge noir que les humains se cachent pour échapper à leurs semblables ». Surtout, « ce n'est pas en faisant porter aux femmes la responsabilité de l'obsession des hommes ni en les obligeant à s'enfourer dans des vêtements religieux que l'on construira une société moderne capable d'améliorer le sort de tous ».

L'utilisation de l'échographie pour choisir d'avorter les fœtus féminins est une tendance tragique mais nette dans les pays où les femmes sont peu valorisées. Si au Bangladesh la coutume de brûler les femmes sur le bûcher funéraire de leur mari est en voie de disparition, l'utilisation de l'échographie perpétue l'esprit, selon Nasreen (p. 30) : « On continue à brûler vives les femmes sur les bûchers de la dot, de l'oppression, de la tradition, des lois et de la religion ».

C'est pourquoi Taslima Nasreen en appelle à la solidarité et à la mobilisation des femmes. *Lorsqu'on habite l'Occident, lorsqu'on sait ce que l'auteure a subi pour s'être exprimée*, la fin de la lecture de son courage nous laisse désespérée. Comment est-il possible qu'encore aujourd'hui des femmes vivent ainsi ? Si Taslima Nasreen appelle à l'action les femmes de son pays, la lecture de son recueil est aussi un incitatif à la solidarité internationale (p. 13) : « Femmes, libérez-vous des morsures de la peur pour vous tenir debout, droites et fières ».

*France Gagnon
Diplômée en études féministes
Université Laval*

Revue Internationale d'études canadiennes/International Journal of Canadian Studies : *Les femmes et la société canadienne/Women in Canadian Society*, vol. 11, printemps, 1995.

Le volume 11 de la revue publiée par le Conseil international d'études canadiennes est consacré aux femmes dans la société canadienne (la traduction du titre officiel dit pourtant « Les femmes et la société canadienne », mais nous reviendrons sur la question de la traduction). Pour les lectrices qui sont moins familiarisées avec la revue, précisons qu'elle est multidisciplinaire, officiellement bilingue et qu'elle privilégie la diversité, tant dans la composition de son comité de rédaction (Canada, Québec, Grande-Bretagne, États-Unis) que dans les choix de thèmes abordés. J'ajouterais que cette diversité se manifeste également dans la qualité des textes qui composent le présent numéro.

Dans sa « Présentation », Lynette Hunter (University of Leeds, Grande-Bretagne) précise que les articles abordent trois grands champs d'études : la *politique de l'État-nation et son image*; les *structures de pouvoir plus diffuses et*